

le homme.

ent pas debout...
vous croire l...
ouronne dans l...
ne n'y repose...
loin à la famille
franchir le seuil
Voyons, soyons
vais vous donner
Dites-moi que
vous a chargé de

On a trouvé un
int l'assassin de
as... Je n'ai ap
ir du jour où il
tout le monde

tience.
même ! s'écria
s le tombeau
Père-Lachaise
ures et demie.

l'incohérence
ruction... A com
rangère... Quel
essédiez-vous un
faisait porter un

ton sec qui
sa-t-il. Mes p
dées... Il y a

au Russe :
i ne tardera gu
à lui caché

ose... poursuiv
otte femme comm
l'homme que vou

poignante ironie
attendre quelqu'un
st vrai... Je
ant de Londres

demain matin.
Suisse... Je
du chemin de

de votre ami ?
matin...
atriotes ?
Suisse ?
ngtemps ?
a ?

au parquet de
il y a de vrai
expliquez-moi
re qu'ayant que
près de la gare
à la même heu
vous avez adre
service...

Je finis par me dire : Je fonderai une feuille comique à Montréal. J'aurai des actionnaires, et j'agirai envers eux comme les grands spéculateurs.

Je les fourrerai dedans. Ma conscience n'était pas de caoutchouc ; je voulus l'étirer, mais bernique ? elle craqua dans un de ses plis destinés à recevoir des vers rongeurs.

Comme elle ne voulait pas signer avec moi des articles de capitulation, je la ramenai à la raison en lui disant : Oui, mes actionnaires seront fourrés dedans, mais je serai assez franc pour les prévenir. Je leur avouerai qu'ils ne reverront plus leur argent en espèces monnayées, et je m'engageai solennellement à les rembourser en belles paroles, en monnaie de singe, quoi ? Mon plan fut aussitôt dressé.

Il me fallait quarante dollars pour lancer le journal, c'est-à-dire pour combler tout déficit qui pourrait se produire dans le premier mois de son existence. Si je réussissais à faire gober un canard au public pendant quatre semaines, l'abonné deviendrait assez goulé pour s'en repaître pendant plusieurs années. Je décidai que les \$40 qu'il me fallait seraient divisées en 20 actions de \$2 chacune. Les actionnaires me prêteraient leur argent à fonds perdu, sans intérêt.

Je les dédommagerais en leur donnant des annonces ou des abonnements jusqu'à concurrence du montant de leur action. Au cas où j'en ferais un four, l'action serait nettoyée et j'en serais quitte pour avoir rédigé un journal pour le compte du roi de Prusse.

Je laissai mijoter mon projet pendant une nuit dans la poêle de la réflexion, après l'avoir arrosé avec la sauce savoureuse de l'espérance.

Le lendemain, je le servais chaud. Après une course de deux heures à travers les magasins et les bureaux dans un périmètre d'un demi-mille du palais du justice, je palpais les \$40 que je convoitais. Je n'avais nulle part essayé un refus.

Le boniment que j'avais débité aux actionnaires d'après le programme que je m'étais tracé, avait été un succès bœuf. Tous avaient consenti gaiement à perdre leur petit capital dans l'entreprise.

Les quarante dollars étaient pour moi le Pactole dans lequel devait barboter les canards pendant dix ans.

Je ne perdis pas une minute. Je m'abouchai avec des typographes, un dessinateur et un graveur sur bois et huit jours plus tard le premier *Canard* prenait son essor des ateliers de la *Minerve*.

Comme le secret d'ennuyer est celui de tout dire, je me bornai à vous donner, aujourd'hui, quelques notes sur les incidents qui ont marqué le début de la feuille comique.

Mes vingt actionnaires appartenaient à des partis politiques différents et nécessairement je devais affecter la plus stricte indépendance dans ma rédaction.

Le numéro prospectus du *Canard* parut le 4 octobre, 1877, mais tout ne devait pas être rose dans les premiers mois de son existence.

Le journal allait son petit bonhomme de chemin, lorsqu'un jour néfaste les vendeurs et les porteurs de *Canards* vinrent assiéger le bureau de la rédaction.

Ils parlaient, ni plus ni moins, qu'à "boycotter" la gazette s'ils n'obtenaient pas ce qu'ils demandaient, *horresco referens* ; je frémis rien que d'y penser. C'était la tête d'un de mes actionnaires. Si sa binette ne paraissait pas dans le prochain numéro, il fallait compter sur la moitié de la vente dans les dépôts et les vendeurs devaient diminuer leurs commandes dans la même proportion.

J'essayai vainement de raisonner avec les vétérans de la bande, c'était pour eux un parti pris. Avant de m'avouer vaincu, je demandai quelques jours de délai.

Je caressais alors l'espoir de racheter à prime l'action de l'édile dont le peuple me demandait la tête.

Le soir du même jour, le conseil siégeait dans l'ancien hôtel de ville.

J'y rencontrai l'échevin que je cherchais. Je l'entraînai dans un coin de la salle des comités et j'épuisai une mine de diplomatie, de ruses et d'astuce les plus machiavéliques pour l'induire à me vendre son action

dans le *Canard*. J'allai jusqu'à lui offrir trois dollars c'est-à-dire cinquante pour cent de prime. Je montai le *Canard* à la hauteur du gaz et des chars urbains sans aucun résultat.

L'actionnaire persistait dans son refus et repoussait les banknotes que je lui présentais.

—Pourquoi, dit-il, tenez-vous tant à ce que je me départisse de mon action ?

—La raison en est fort simple, lui répondis-je. Le journal cessera d'exister si je ne donne pas votre caricature au faubourg Québec.

—J'y consens, répliqua-t-il, mais allez-y en douceur.

—Que la volonté du peuple se fasse et non la mienne !

Deux vignettes parurent dans les quinze jours qui suivirent cette convention. La première représentait une scène d'élection où l'édile en question jouait un rôle ridicule ; la deuxième inspirée par la victime de la caricature, décochait un trait acéré contre le politicien qui lui avait fait jouer un mauvais rôle.

La publication de ces charges avait eu pour effet de doubler les recettes du petit journal, et personne n'en fut fâché, pas même l'actionnaire attaqué.

Quelques semaines plus tard, une guerre aussi acharnée que celle des Romains et des Carthaginois, une haine qui brûlait le cœur comme celle des Mont-aigu et des Capulet, éclata entre le *Canard* et l'échevin.

Cet échevin, ou plutôt cet ex-échevin, tout le monde le connaît. C'était M. Charles Thibault, contre qui je n'ai plus aujourd'hui la moindre rancune.

Voici en quelles circonstances l'échevin, lui-même, ouvrit les portes du temple de Janus, pour ne les refermer qu'après dix ans.

On discutait dans le temps un changement dans le tracé du chemin de fer du Nord, que le gouvernement de Québec voulait faire passer par Terrebonne.

Une assemblée nombreuse des électeurs de la division Est était réunie dans la salle du marché Bonsecours pour entendre l'honorable M. Taillon qui devait expliquer la politique ministérielle.

Comme reporter de la *Minerve* j'avais reçu instruction de n'attacher aucune importance aux discours des orateurs excepté à celui du député local. L'assemblée était sur le point de se disperser et j'opérais mon exit de la salle, lorsque l'échevin Thibault m'informa qu'il allait haranguer la foule, et que je devais prendre des notes sur son discours. Il était près de minuit. J'avais plein le dos des discours de la soirée et je savais que les colonnes de la *Minerve* allaient extravaser la matière. Je répondis sèchement : Vous pouvez vous fouiller pour un rapport.

Une seconde après je m'étais volatilisé dans la salle et je gagnais le bureau de la rédaction au pas gymnastique.

Le lendemain, l'échevin froissé de ne pas voir son discours *in extenso* dans la *Minerve*, disait à qui voulait l'entendre, que j'étais un serpent que le parti conservateur réchauffait sur son sein (sic) et qu'il allait faire signer par le Club Cartier et les ministres locaux, une requête aux propriétaires du journal les priant de me donner ma feuille de route, etc. La moutarde m'était montée au nez. J'entrai dans le chapitre des explications avec mes patrons qui me donnèrent gain de cause et carte blanche pour publier dans le *Canard* ce que bon me semblerait.

Alors... vous m'entendez bien, j'en profitai, et dans le *Canard* c'était *vile pedes*.

H. BERTHELOT.

PETITES CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

13. — LE TEMPS QUE PERD UN HOMME DANS SA VIE

Si nous prenons pour la moyenne de la vie humaine, 72 ans, et si nous supposons que cet homme soit bien constitué, robuste, laborieux, vous pourrez alors voir le temps qu'il a perdu dans sa vie.

Il a dormi au moins huit heures par jour ; cela fait vingt-quatre ans que cet homme aura passé à dormir ou à rêver.

Il devra encore s'habiller et se déshabiller, sortir de

son lit et y rentrer, faire sa barbe, tout cela ne peut être estimé à moins d'une demi-heure par jour soit, en soixante-douze ans, dix-huit mois ou une année et demie.

Il faut encore absolument manger et on ne peut accorder moins de 2 heures par jour pour les divers repas ; cela fait, sur soixante-douze ans, six ans.

Il faut donc sortir de 72 ans 31½ ans que cet homme a perdus, sans compter le temps de ses maladies, et les autres exigences de la condition humaine.

Pour soutenir cette vie de 72 ans que de choses il a dû consommer et pour quel poids !

Il a d'abord respiré 8 mètres cubes d'air en 24 heures soit en soixante-douze ans 210,240 mètres cubes, un mètre cube pesant un kilogramme trois hectogrammes tous ces mètres cubes pèseraient 273,312 kilogrammes.

Convenons encore que l'homme en question pèse 75 kilogrammes et soit d'une sobriété exemplaire.

Il consommera au moins en liquides : eau, vin, bière, laitage, café, liqueurs, etc., un décimètre cube par jour ; donc par 72 ans ou 26,280 jours notre homme aura avalé 26,280 kilogrammes de liquide.

Il mange pour le moins ½ kilogramme de pain par jour, en 72 ans, cela fait 13,140 kilogrammes.

En viandes, volailles, gibier, poissons, légumes, également ½ kilogramme par jour, en 72 ans : 13,140 kilogrammes.

Total de la consommation 325,872 kilogrammes, soit environ 4,345 fois son poids.

NOTES HISTORIQUES

LES CURÉS DE SAINTE-GENEVIÈVE DE BATISCAN

XXIII. — Bellemare, Charles-Théodore.

Né à Yamachiche, le 3 avril 1846, de Joseph Bellemare et de Marie-Hermine Gélinas. Ordonné à Yamachiche le 11 octobre 1868, il fut nommé vicaire de Saint-Guillaume d'Upton. En 1871 il devint curé de Saint-Gabriel de Stratford, en 1873 de Saint-Louis de Blandford, en 1875 de Shawenegan, et en 1894 curé de Sainte-Genève de Batiscan, où il est encore.

En 1896, il fit le voyage de Rome, pendant lequel la paroisse fut desservie par M. Edouard Lafèche, de juillet à novembre ; en 1897, il fit construire le presbytère actuel, et le 11 décembre 1899 il fut nommé



chanoine titulaire de l'église cathédrale des Trois-Rivières.

Depuis que M. Bellemare est à Sainte-Genève il a eu pour vicaire M. Joseph Héroux, de 1895 à 1897. Devenu malade et incapable d'exercer le saint ministère, il continua à demeurer à Sainte-Genève, où il mourut le 17 septembre 1898, à l'âge de trente-et-un ans. M. Irénée Trudel, né à Saint-Stanislas, de Ovide Trudel et d'Elisabeth Bordelau le 15 décembre 1872, est ordonné le 29 juin 1897, est le vicaire actuel.

